

Olivier Flournoy

La sublimation de Freud

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 69, Numéro 5, 2005.
Également paru légèrement différent dans le Bulletin de la Société psychanalytique de Paris.
Numéro 76, 2005.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La sublimation de Freud. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 69, N° 5, 2005. 1731-1737.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_2005.pdf

La sublimation de Freud

Olivier Flournoy

UNE HISTOIRE DE PRÉNOMS...

Bertha, fille de Sigmund Pappenheim et de son épouse, secret professionnel oblige, va devenir célèbre sous le nom d'Anna O., ses initiales régressant d'un cran.

À la fin de son traitement par Joseph Breuer qui pense pouvoir s'en aller satisfait, Anna simule une grossesse, accouche et s'écrie : « C'est l'enfant du Dr. Breuer qui arrive ! » Enfant du miracle. Pour Joseph, père incestueux de sa patiente de fille, apprenti sorcier sans le vouloir, c'est son monde, sa réputation, son honneur qui risquent de s'effondrer. Il prend la poudre d'escampette.

Anna, c'est Mlle Œdipe : elle quitte son père Sigmund et sa mère qui l'aiment, à la recherche de parents royaux, Joseph et Mathilde. Elle ignore Mathilde, obstacle sur le chemin de son désir. Elle fait un enfant à Joseph qui, moins inconscient que Jocaste, préfère s'éclipser.

Sigmund Freud, ami et collègue respectueux de Joseph son aîné, s'interroge, observe, réfléchit. L'histoire est complexe et passionnante. Et les prénoms se révèlent pleins d'intérêt : Sigmund (le nôtre) est l'aîné de sept frères et sœurs, dont Julius, le second, meurt à 6 mois alors qu'il a 2 ans et *Anna* la troisième vient au monde six mois plus tard. Sigmund aura de son épouse Martha cinq enfants dont la première se nomme Mathilde, même prénom que Mathilde l'épouse de Joseph B., et la dernière, *Anna*, l'analyste, sa fille préférée, même prénom que *Anna O.*, *alias* Bertha, fille de Sigmund P. Bertha soignée par Joseph B., lui-même fils de Bertha B. qui meurt en accouchant d'un petit frère lorsqu'il a 4 ans, et père de Bertha B. laquelle, en épousant un certain Hammerschlag, deviendra belle-sœur de *Anna H.*, elle-même patiente de Sigmund F. et dont le prénom aurait contribué au choix de celui de sa fille *Anna*.

La mémoire de Freud est chargée d'au moins quatre Anna : Anna sa petite sœur, Anna O. patiente du maître respecté aux amours suspectes, Anna H. dont l'attachement professionnel à Freud laisse perplexe et Anna sa propre fille. Anna n'est pas qu'Anna, ni Joseph Joseph, l'enfant n'en est pas un, ce sont des leurres, des pièges, et pourtant il s'agit bien d'une Anna, d'un Joseph et de leur enfant... Penser à une mémoire préconsciente et à des traces mnésiques inconscientes, à un espace (première topique) ou à un temps secondaire de l'expérience avec leurs régressions et leurs actualisations, à une pulsion libidinale atemporelle – bref, à un psychisme inconscient multidimensionnel à la seule évocation de ces prénoms, et c'est toute la psychanalyse freudienne qui nous vient en tête.

J'en soulignerai trois étapes bien connues : – Freud découvre la richesse et les mystères du complexe d'Œdipe, Œdipe le fils, le garçon. En cela, il dédouane les Anna, les filles (Mille Œdipe, c'est de mon cru). Mais il y a un *hic* : si l'inceste est le fait du mâle, alors c'est le fait de Joseph et, partant, de Sigmund, les pères des Anna, les pères pervers. – Il écrit sa lettre du 21 septembre 1897 où il dénonce sa neurotica. Les pères pervers, ce sont des fantasmes, ceux-là mêmes qui font fuir Breuer. Découverte fondamentale, passage de la neuro... (tica) à la psycho..., à ce psychisme, cet inconscient dangereux au point de nous faire perdre la tête sans avoir recours à la guillotine. La réalité psychique détrône le physique, le somatique, naissance de la *psycho*-analyse. – Il tente une spéculation audacieuse hors de l'événement et de sa théorie, qui tour à tour le désespère ou l'exalte, une « esquisse pour une psychologie (scientifique) » qui ne contient personne si ce n'est des Phi, des Psy, des Omega. Psychologie scientifique ? Ne serait-ce pas là une ébauche d'un processus de... *sublimation*¹... hors les murs de son expérience clinique d'analyste ?

DE LA SUBLIMATION

Pour le psychanalyste *in situ*, la sublimation, ça n'existe pas. Désir jamais réalisable, toujours remis en cause par la formation réactionnelle... à moins que l'analyste soit payé pour penser que cela ne le regarde pas.

Et pourtant si, la sublimation, ça existe mais hors les murs.

Saint-Paul-hors-les-Murs, cathédrale grandiose dont la valeur architecturale et esthétique est censée pérenniser les valeurs religieuses de ses concepteurs, se singularise du fait que, construite par et pour les Romains, elle n'est pas dans la Ville éternelle. Mais, pour le reste de la communauté des vivants, cette caractéristique négative est secondaire, la valeur de l'édifice n'en dépend pas, il est situé dans la banlieue de Rome.

Freud, inventeur de la métapsychologie, cette étrange spéculation qui tient de la sorcellerie, qui procède de l'expérience *in situ* et de sa théorie (transfert,

¹ O. Flournoy, La sublimation, in RFP, t. XXXI, n° 1, 1967.

résistances...) et dont pourtant l'expérience semble procéder, tant son pouvoir inventif et éclairant nous séduit, nous présente le concept de sublimation comme un processus métapsychologique particulier.

À mon avis, la métapsychologie elle-même se prête fort bien comme sublimation de Freud, même si, à la manière des poupées russes, elle en contient les prémices. Elle est processus inventif hors les murs et objet-but auquel la communauté des analystes confèrera la valeur qu'ils estiment y trouver, esthétique, morale, psychanalytique, puisqu'elle tente de cerner « la connaissance de l'inconscient » en un survol prestigieux. Et le processus répond aux propositions de Freud : la pulsion sexuelle, la libido, poursuivant en vain une satisfaction introuvable, tiraillée qu'elle est entre l'accomplissement désastreux de l'Œdipe et du narcissisme, se trouve déviée de sa finalité, de l'indésirable désir.

Pour ce faire, Freud complète sa théorie des pulsions. Le destin sublimation impliquera la coïncidence de l'objet et du but – l'objet de l'indésirable désir (l'autre de l'expérience *in situ*) est délaissé au profit d'un objet de valeur partagé par les deux participants –, ainsi que la neutralisation ou la déssexualisation de la pulsion après qu'elle ait régressé au stade de l'homosexualité, stade qui répercute pour Freud ce travail solitaire aux dépens de la génitalité.

Pour ma part, cette déssexualisation ne me convient pas. Elle nie l'énergie pulsionnelle libidinale nécessaire à la passion du « sublimant », au désespoir aussi qui alterne avec l'excitation à l'approche de l'objet-but, ce que, du reste, Freud n'a pas manqué de relever. De plus ce désespoir semble devoir toujours l'emporter. La « Vue d'ensemble des névroses de transfert » (1915), par exemple, inclut la sublimation dans l'allégorie plutôt confuse des origines du psychisme selon son auteur, et on y découvre que la castration, la solution la plus cruelle imaginée par le père (Freud?), dépouille les fils de leur virilité et génère une situation paranoïaque « contre l'homosexualité qui fut le fondement de l'organisation des frères et [qui] doit alors nécessairement chasser hors de la société le contaminé et détruire ses sublimations sociales ». Et en 1923, dans « Le moi et le ça » : « La composante érotique n'a, après la sublimation, plus la force de lier toute la destruction qui y est adjointe, et celle-ci devient libre comme penchant à l'agression et à la destruction. C'est de cette démixtion que l'idéal en général tirerait ce trait dur, cruel, qu'est le "tu dois" impérieux. »

Son *Léonard* (1910) finit mal, mais il s'agit plutôt d'un travail de psychanalyste exégète à la découverte de l'origine de la sublimation du grand homme. Les dernières pages nous font vivre l'hésitation douloureuse de Freud entre l'hypothèse œdipienne et la nécessité biologique d'un échec, ce démon biologique qui ne le lâche pas... Et *Moïse et le monothéisme* (1937)? Freud, le Moïse de la psychanalyse, était-il un Égyptien abusé par Akhénaton qui, selon certains égyptologues, n'était nullement monothéiste, mais un dictateur opportuniste, au

mieux un despote éclairé, qui aurait ordonné le bannissement de tous les dieux à l'exception d'Amon-Râ, dieu-soleil qui selon lui représentait au mieux sa folie des grandeurs ? Grâce à Amon, statue de pierre, on put célébrer le culte du divin Akhénoton. Tragique retournement...

Pourquoi ce lien entre sublimation et destruction ? Selon moi, Freud aurait fait de la psychanalyse une métaphore de l'existence. Et ça finit mal. Injustice, maladie, misère, vieillesse, mort, tel est notre lot. C'en est navrant. Et la sublimation n'est que mirage, cela à double titre : pour le psychanalyste, il s'agira de formation réactionnelle à l'indésirable désir ; et, pour la communauté des vivants, ce sera un concept d'analystes plus ou moins arrogants qui n'explique pas le pourquoi de la valeur d'un chef-d'œuvre esthétique, éthique, scientifique. L'histoire du vautour (du milan, querelle d'analystes) et la sexualité de Léonard ne sont pas fondamentales pour les critiques à la recherche du mystère des grands hommes.

Un seul exemple de « sublimation » *in situ* selon Ella Sharpe (1935) : une danseuse symbolisait la réanimation du phallus du père qu'elle détruisait en fantasmes par hostilité vis-à-vis de la mère. La danse, sublimation pour la communauté des vivants ? Le problème n'est pas là : il est dans le fait que la danseuse dit danser à son analyste, et c'est alors une formation réactionnelle à l'indésirable désir et un problème de transfert. Dit-elle danser pour se faire pardonner son méfait par l'analyste mère haie ou père émasculé, ou pour la narguer ? Et c'est le dilemme : l'analyste, déchiré entre comprendre c'est pardonner ou comprendre c'est juger, va-t-il parler ou se taire au risque d'infantiliser encore davantage sa danseuse, ou attendre que la sorcière veuille lui faire entendre que danser n'est ni coupable ni criminel ? Mais alors, à quoi bon l'analyse ? C'en est désespérant.

Ces considérations m'obligent à admettre, d'une part, que la métapsychologie est spéculation hors les murs dont l'objet-but est la communauté psychanalytique et, de l'autre, que la psychanalyse n'est pas l'analyse du psychisme humain mais bien du psychisme des analysants, qu'ils soient analystes ou analysés. Accès de modestie qui me tire une épine du pied et qui confirme le hors-les-murs du concept de sublimation.

Dès lors, débarrassé de l'ambiguïté du concept lié à l'homosexualité, à la neutralisation d'une pulsion, à la destructivité et à sa généralisation à tout être humain, mais considérant que la sublimation est un processus souhaitable, il me reste à espérer en trouver un signe précurseur en analyse, une étincelle qui nous permette, à nous deux analysants, d'imaginer un espace autre que l'*in situ* avec son hors-les-murs, un temps autre que celui de la régression et du transfert, un espace et un temps ordinaires où nous pourrions chacun avoir des pensées du genre « sublimatoire », du genre « désir désirable », reconnues comme telles par tous deux.

ET APRÈS...

L'expérience *in situ* est une lutte constante entre deux entités mythiques, deux personnages de transfert déchirés entre deux pôles inséparables, l'attrait pour l'autre, pour l'objet (modèle œdipien) et l'attrait pour soi-même, pour le sujet (modèle narcissique), l'un et l'autre assurant leur survie, l'un sans l'autre signant leur mort. Les deux analysants qui se tiennent leur discours sont à l'analyste et à son analysé ce qu'est le préconscient à l'inconscient.

Si la métapsychologie me paraît répondre à l'idée de l'objet-but du processus de sublimation de Freud, j'aurais toutefois préféré qu'elle s'appelât métapsychanalyse², terme plus explicite de son rapport à l'expérience singulière à deux, que de celui à la psychologie institutionnelle. Cependant, elle ne répond pas à l'attente en psychanalyse de signes qui, pour nous analystes, évoqueraient ces objets-buts de valeur déchaînant des sentiments d'exaltation, d'emportement chez la communauté des vivants, analysants compris.

Le conflit intertransférentiel à propos de l'indésirable désir confère à l'actualité du dialogue son épaisseur vive, son poids de conviction, sa valeur magique, et transforme le « comme si » d'un transfert banal en transfert véridique, psychanalytique – la comparaison en métaphore, diraient les linguistes qui mettent la charrue avant les bœufs, mais c'est leur métier. Et cette conviction analytique est nécessaire pour traquer l'équilibre toujours évanescant entre nos personnages de transfert et nos êtres d'analyste et d'analysé, un équilibre qui permettrait l'éclosion d'un désir enfin désirable. *Un désirable désir*³ à deux niveaux : que nos pulsions cessent de s'épuiser à s'entredéchirer et qu'elles deviennent disponibles pour autre chose, pour un désir qui ne nous lie ni ne nous délie, qui ne soit pas non plus hors les murs, qui soit « hors le hors-les-murs ».

Cet équilibre, je pense en découvrir des signes au cours de l'expérience, des signes qui évoquent cet « hors-le-hors-les-murs » et me permettent d'envisager un avenir autre que celui de ce « destin misères et mort physique » qui semble nécessairement accompagner le « destin sublimation » de la pulsion. C'est ce prélude au désirable désir que je vis parfois en analyse avec mon partenaire et que j'ai appelé *jouissance du dit*⁴ : partage de l'excitation pulsionnelle détachée de notre substrat corporel, focalisée sur le dit qui provient de nous mais n'est pas nous. Jouissance du dit qui signe le déplacement de nos prégnances historiques respectives dans le passé, rendant le conflit transférentiel caduc et ouvrant à l'espoir d'un processus semblable à notre idée de sublimation, cela dans la vie quotidienne. Et, à ces moments-là, je m'aperçois après coup non sans étonnement que l'Œdipe concerne bien nos deux êtres d'analyste et d'analysé, masqués qu'ils sont par les deux personnages de transfert préconscients.

² O. Flournoy, Métapsychanalyse, in RFP, t. XLIX, n° 5. 1985.

³ O. Flournoy, *Un désirable désir*, Paris. PUF. 2003.

⁴ O. Flournoy, La jouissance du dit, RFP, t. LIV, no 1, 1990, et *Défense de toucher*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.

Avec la jouissance du dit, notre histoire analytique, faite de nos conflits défensifs vécus à travers notre dialogue, devient rétrospectivement authentiquement psychique : ce sont des fantasmes, des rêveries, de vains espoirs, dont Œdipe et Narcisse⁵ sont le récit allégorique et l'image mythique qui nous permettent de prendre conscience de l'impasse que représenterait la satisfaction d'une réalisation de désirs, et de nous en détourner en situant leur origine dans un passé non analytique. N'étant plus contraint à prendre l'autre ou à le nier comme l'objet vivant de son fantasme, chacun peut désirer du non-advenu.

La jouissance du dit est ce moment ineffable qui nous saisit (« *seized with awe* », disent les Anglais) où le dit partagé efface les différences, le conflit des indésirables désirs que signe la relation transférentielle, l'espace psychique où cela se joue (première topique), *le temps secondaire*⁶ de l'expérience où s'actualisent mémoire préconsciente et traces mnésiques inconscientes.

Moment ineffable où, le temps d'une étincelle, chacun des deux partenaires devient simultanément pour l'autre le représentant de cette communauté des vivants qui s'accorde sur la valeur adjugée au dit. En deux mots, l'ineffable est l'abolition du transfert pour deux analysants qui soudain se perçoivent comme êtres humains, avec la possibilité de devenir ce qu'ils sont, deux personnes à part entière dont la singularité de leurs entretiens n'est métaphorique que de leur lutte contre ce leurre d'un passé actualisé. Ainsi, la jouissance du dit serait un *dit* (qui libère les acteurs de cette prégnance) *désirable* (ce qu'atteste la jouissance). Ou, selon d'autres références, à ce moment-là la jouissance est le signifiant de son signifié, le dit.

Une étincelle? Parce que l'espoir qu'elle évoque est envisageable comme la mise à feu de l'étoupe d'une fin d'analyse à venir que masquera ou mettra entre parenthèses la relation de transfert, en attente de la fin effective. Fin qui, dès lors, ne sera plus à vivre comme passage à l'acte mais bien comme un *acte de passage*⁷ accepté de part et d'autre. Étincelle d'un espoir de sublimation, où chacun des partenaires deviendra représentant de la communauté qui s'accorde sur la valeur de l'autre, sur le fait qu'il est devenu objet-but de valeur, quelqu'un d'estimable, ou simplement d'« aimable ».

Si, comme Freud nous le propose, la pulsion trouve sa source dans le soma, alors son réalisme veut que l'avenir de l'expérience soit de l'ordre du désespoir; la pulsion porte en elle l'inexorable nécessité du biologique, de la dégradation de la matière (pulsion de mort). Si, comme je le suggère, la pulsion trouve sa source dans le psychisme (pensée de l'enfant, de l'adulte), alors mon réalisme permet que l'avenir soit de l'ordre de l'espoir que signe la jouissance du dit. En cela, le désespoir de la pulsion de Freud n'est pas que pessimisme, et l'espoir de la mienne n'est pas qu'optimisme, j'aime à croire que tous deux sont teintés de réalisme.

⁵ O. Flournoy, Entre Narcisse et Œdipe, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, t. XIII, 1976.

⁶ O. Flournoy, *Le temps d'une psychanalyse*, Paris, Belfond, 1979.

⁷ O. Flournoy, *L'acte de passage*, Neuchâtel, La Baconnière, 1985.

La jouissance du dit, c'est cet instant magique, technique, où *wo Es* (transfert) *war* n'est plus et *Soll Ich* (nous deux) *werden* pas encore.

La psychanalyse ne saurait se passer de deux êtres vivants (réalité du vivant et non du corps) dont la relation sera intersubjective (métadiscours œdipien/narcissique en réponse à la règle fondamentale), sur fond de réalité objective que signe la parole de l'autre. La parole vraie est alors subjective/objective, déraisonnable/raisonnable, folle et sensée, irréelle et réelle... Elle contient toute la problématique et la complexité des locuteurs, toute leur réalité fantasmatique et toute l'hypocrisie de l'être humain qui souhaite simultanément un autre vivant et sa négation. La parole vraie, investie de passion libidinale, de sexualité psychique, permet alors d'ajouter à l'indésirable désir un désirable désir (élaboration métapsychanalytique), une jouissance du dit (expérience et théorie), lesquels impliquent les deux locuteurs et leur ouvrent la voie à un devenir inconnaissable. Une invitation à la sublimation, une aurore aux doigts de rose...